

CHAPITRE XVII

L'ARMÉE DES VOSGES ET L'ARMÉE DE L'EST

Premiers combats dans les Vosges. — Le général Cambriels. — Combat sur l'Oignon. — Garibaldi. — Son arrivée à Tours. — Il prend le commandement de l'armée des Vosges. — Composition de cette armée. — L'ennemi marche sur Dijon. — Défense de Dijon. — Bombardement de la ville. — Les Allemands l'occupent. — Le corps de Treskow met le siège devant Belfort. — Le colonel Dentert-Rochereau. — Affaire de Pâques et de Prénos devant Dijon. — L'armée de l'Est. — Bourbaki. — Werder. — Batailles de Villersexel et d'Héricourt. — Retraite. — Les garibaldiens occupent Dijon évacué par l'ennemi. — Les Allemands sont repoussés après trois jours de combat. — Le général Bossak-Hauké. — Le drapeau du 61^e régiment prussien. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Pendant que, sur la Loire et dans le nord, les opérations militaires continuaient avec les alternatives que nous avons rapportées, dans l'est, la résistance nationale, bornée d'abord à quelques affaires d'avant-postes engagées par les francs-tireurs, s'était peu à peu agrandie jusqu'à devenir une campagne particulière dont le récit exige un chapitre spécial.

Pendant les derniers jours du siège de Strasbourg, les francs-tireurs, unis aux gardes mobiles, avaient maintes fois attaqué les Allemands et inquiété leurs communications. Lorsque la ville fut rendue, les troupes assiégeantes prirent d'abord un peu de repos, puis l'ennemi forma un nouveau corps d'armée, le 14^e, de 50,000 hommes environ, commandé par le général de Werder. Ce corps d'armée était destiné à opérer spécialement dans les Vosges méridionales. Une division de réserve devait en outre cerner Schelestadt et Neuf-Brisach.

Dès le 1^{er} octobre, Werder détachait une colonne mobile, composée de 5 bataillons, 2 escadrons et 12 bouches à feu, sous les ordres du général-major von Degenfeld et l'envoyait fouiller les montagnes et disperser nos troupes. D'abord empêchée dans sa marche par les obstacles naturels, chemins détruits, abattis jetés en travers des routes, la colonne n'en parvint pas moins à passer les Vosges après une série de petits engagements. Le 5 octobre, à Raon-l'Étape, au confluent de la Meurthe et de la Plaine, un combat assez meurtrier livrait le passage aux troupes allemandes. Le général von Degenfeld recevait en même temps de Werder l'ordre de marcher sur Épinal et de considérer sa colonne comme l'avant-garde du 14^e corps. Wer-

der quittait, à son tour, Strasbourg le 6 octobre et passait les Vosges. Ce même jour, Degenfeld remontait le cours de la Meurthe afin d'occuper Saint-Dié. A peine se mettait-il en marche que des troupes françaises, venues de Rambervilliers et de Bruyères, et commandées par le général Peitavin, attaquaient brusquement son flanc droit. Degenfeld s'arrêtait aussitôt et un combat sanglant se livrait qui dura sept heures, sept heures de lutte acharnée. Nous battions en retraite le soir, mais nous avions du moins empêché l'ennemi d'arriver ce jour-là à Saint-Dié. Nous perdions environ 700 hommes sur le champ de bataille et 600 prisonniers. Les Badois accusèrent de leur côté 382 hommes tués et blessés et 22 officiers.

Deux jours après, le 8 octobre, les colonnes de Werder descendaient à Saint-Dié et à Épinal, sous les ordres des généraux Keller et Laroche du Jarry (un nom français, sans doute le descendant d'une de ces familles que la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV a contraintes à l'exil et faites allemandes). Le 9, Werder, concentrant ses troupes, mettait son quartier général à Raon-l'Étape. Jusqu'au 20 octobre, il y eut, entre les troupes badoises et nos avant-postes ou les détachements de notre armée des Vosges, alors commandée par Cambriels, une série de petits engagements, à Rambervilliers, à Brouveulrières, à Arnould, à Épinal. Il nous fallait toujours céder devant les colonnes allemandes disciplinées.

Werder ne pouvait espérer, en marchant ainsi, prendre Besançon qu'il allait rencontrer sur sa route, mais il voulait, du moins, rejeter sur cette ville les troupes postées sur les bords de l'Oignon. Cambriels attendait en effet là les Allemands avec

deux divisions. Sa résistance commença aux environs des villages de Rioz et d'Étuz qu'il disputa à l'ennemi. La brigade du général von Degenfeld, engagée seule, eut quelque peine et quelque mérite à maintenir le combat jusqu'à ce que la brigade du prince Guillaume de Bade et celle du général Keller vinsent à son secours. A l'arrivée de ces troupes nouvelles, nos soldats furent contraints de céder, malgré une résistance que les historiens allemands qualifient d'*opiniâtre*. Cambriels, refoulé au delà de l'Oignon et chassé du village d'Auxon-Dessus, se retira, désespéré et las, sur Besançon, où il arriva dans un état d'esprit qu'une blessure reçue à la tête expliquait suffisamment. Quant à Werder, ne pouvant espérer de prendre Besançon par surprise, il se retournait immédiatement vers Gray, sur la Saône. Le 24 octobre, il s'y trouvait avec la plus grande partie de ses troupes, et il envoyait aussitôt à l'ouest et au nord-ouest, sur les pentes méridionales du plateau de Langres, des troupes chargées de balayer cette partie de notre pays, afin de couvrir le flanc gauche de Frédéric-Charles qui, à ce moment, devait marcher de Metz sur Troyes. « Ces détachements, » dit le colonel Rüstow, livrèrent plusieurs petits combats; ils firent beaucoup de prisonniers dans la population des campagnes et fusillèrent militairement une foule de gens qui défendaient leur pays. » Ainsi Werder et ses soldats faisaient un crime aux braves gens qui s'armaient spontanément pour la patrie. Disputer sa maison, son bien, la vie de sa mère ou de son enfant à l'invasisseur était chose punie de mort. Telle est la façon dont l'Allemagne entend la guerre et la conquête! Et ces mêmes Germains, qui fusillaient ainsi les paysans armés, osaient, dans leurs dépêches officielles, affirmer que les populations françaises les accueilleraient en libérateurs. Le 67^e bulletin du *Recueil complet des dépêches allemandes* dit en effet, en toutes lettres: « Les habitants, délivrés de leur joug, nous font un accueil cordial. » Je n'hésite pas à affirmer que c'est la plus odieuse calomnie qui pût atteindre les populations des Vosges. Les fusillades ordonnées par Werder et ses lieutenants et commises par ses soldats, répondent d'ailleurs à cette dépêche datée de Versailles, 18 octobre, et signée von Podbielski.

Au moment où le général Cambriels, revenu à Besançon, déclina devant le préfet du Doubs, M. Ordinaire, et M. A. Grévy, commissaire du gouvernement, la responsabilité d'entreprendre une opération quelconque avec les troupes qu'il avait sous ses ordres et sur lesquelles, disait-il, il ne pouvait compter, un homme dont la réputation emplissait le monde de bruit et souvent d'étonnement, le général Garibaldi, était arrivé à Besançon, apportant à la France le concours désintéressé de sa loyale épée.

Dès les premiers jours de la lutte franco-prussienne, mais surtout au lendemain de la révolution de septembre, d'anciens compagnons d'armes de Garibaldi avaient songé à réclamer du général l'appui de son nom et de sa gloire. Garibaldi, enfermé à Caprera et surveillé par le gouvernement italien, avait aussitôt répondu à M. Bordone, un de ses anciens officiers en Sicile: « Si je puis sortir de ma prison, je serai avec vous. » M. Bordone, ancien pharmacien à Avignon, qui a depuis raconté ces divers incidents (Voy. son livre *Garibaldi et l'armée des Vosges*), résolut d'amener Garibaldi en France. L'entreprise n'était point facile, deux canonnières italiennes cuirassées gardaient le canal de la Moneta et celui de la Madalena, par lesquels le général pouvait sortir de son île. En outre, des carabiniers royaux campaient à peu de distance de son habitation. M. Bordone, après s'être assuré le consentement du gouvernement de Tours à l'arrivée de Garibaldi, n'en partit pas moins pour la Corse, et de là pour Caprera, où Garibaldi répondit à sa demande en lui montrant son bâton: « Vous le voyez, cher Bordone, ce que vos amis appellent ma vaillante épée, n'est plus maintenant qu'un bâton; mais, tel que je suis, je me mets tout entier à la disposition de la République française, et je partirai dès que vous viendrez me chercher. »

Un riche habitant de Marseille avait mis à la disposition du général un yacht, *la Ville de Paris*, qu'il possédait en propre. Ce fut sur ce yacht que Garibaldi, descendu de son habitation sur la plage, comme en promeneur, prit passage, amené dans une yole par M. Bordone. Débarqué à Marseille, Garibaldi fut reçu avec enthousiasme; puis, le 8 octobre, un train spécial l'emmenait à Tours où, reçu à la gare par M. Gent seul, il lui fallut, « à travers la ville, gagner, dans un quartier perdu, un petit logement sans meubles, devant la porte duquel, malgré le froid et la pluie, il fut obligé de stationner pendant plus d'une heure, car on n'en trouvait pas la clef (1). Telle est la réception splendide que Tours fit à Garibaldi, réception si fort blâmée par les journaux réactionnaires qui s'indignaient de voir un israélite, M. Crémieux, et un archevêque, celui de Tours, accourir au-devant de l'ennemi de la papauté. Garibaldi était navré, non par orgueil blessé, mais attristé plutôt de tant d'oubli.

Ce même jour, Gambetta arrivait justement à Tours, et bien des gens virent comme un heureux présage dans cette coïncidence qui réunissait en même temps le vieux général et le jeune tribun. Celui-ci ne fit offrir tout d'abord à Garibaldi que le commandement d'un détachement de volontaires.

(1) Bordone, *Garibaldi et l'armée des Vosges*, chap. II, p. 22.

res rassemblés à Chambéry. Garibaldi répondit qu'il repartirait pour Caprera le lendemain matin. La lettre où, tout en remerciant la France, il faisait connaître cette décision, fut remise à M. Gambetta, qui répondit : « Mais enfin, que le général me donne le temps de lui trouver quelque chose de convenable. »

Ce que Gambetta offrit à Garibaldi, ce fut le commandement de tous les corps francs de la zone des Vosges, depuis Strasbourg jusqu'à Paris, et d'une brigade de garde mobile. Le général accepta. Garibaldi reçut sa commission et partit pour Dôle, où son armée devait être réunie, avec le chef d'escadron Basso pour secrétaire particulier, et M. Bordone pour chef d'état-major avec le grade de général.

Je voudrais, avant d'aller plus loin, caractériser cette physionomie sympathique, entraînée, légendaire, de Garibaldi. L'ancien aventurier superbe qui, à Montevideo, en des exploits de héros de roman, prenait, chose incroyable, une flottille à lui seul, l'homérique héros de 1848 et 1859, de Naples et d'Aspromonte, semblait alors personnifier l'Italie payant sa dette à la France. Oui, sachons gré à Garibaldi d'avoir, à l'heure où le monde nous oubliait, souriait peut-être devant nos défaites, levé l'épée pour cette France qui avait donné à l'Italie, à l'unité italienne, son sang, sa vie. Sans doute Garibaldi ne fut pas le seul en ce monde qui accourut pour défendre notre pays. Il y eut des traits consolants. A Ladon, un officier anglais, du nom d'Holloway, devait, par exemple, se faire tuer en marchant contre les Prussiens avec nos soldats, et il était tombé en criant : *Vive la France!* Mais, de tous ces héros étrangers, Garibaldi fut le plus illustre.

Esprit politique médiocre, Garibaldi est surtout un cœur, un dévouement, un soldat, une idée. Il personnifie la patrie italienne. Il a apporté, au nom de cette Italie à la République française, ce qu'il avait, son épée et sa vie.

Il faut se rappeler avec quelle ardeur fébrile ce peuple italien se précipitait, en 1866, sur les pas du général. Son *Galibaldi*, — car on ne l'appelle point là-bas Garibaldi, mais *Galibaldi*, — c'est son dieu. J'ai vu des femmes s'agenouiller devant lui et lui baiser les mains, ou le bas de ses vêtements. A Palerme, dans le couvent des religieuses où Garibaldi s'arrêta, lors de l'expédition de Sicile, les nonnes confectionnaient des sucreries où Giuseppe portait tout simplement le costume des saints. « Comme il ressemble à Jésus-Christ! » disaient ces filles. Elles en étaient toutes affolées.

A la vérité, il faut avoir vu Garibaldi pour le juger. Cet homme est simple, et attire à lui les simples par ce magnétisme bizarre qui fait que les oiseaux viennent se poser sans peur sur les épaules

de certaines personnes. L'œil bleu est profond, doux, infini, avec des rayons; la voix a des caresses musicales, elle est énergique et timide à la fois. Il rythme ses discours et les prononce sur une sorte de mélodie qui séduit ce peuple d'artistes et l'exalte. Sous son *sombrero* légendaire, sa figure s'anime, toute ridée, barbe grise à reflets blonds, et si blonds que sous le soleil l'homme paraît jeune. Il a comme pas un le sens des foules, l'instinct du peuple. A Naples, débouchant sur la place de la Citadelle, il se trouve en face d'un régiment demeuré fidèle au Bourbon, soldats résolus, armes au bras et fusils chargés. Un commandement peut foudroyer Garibaldi et son escorte. Le général fait avancer sa voiture, et lorsqu'il est près du régiment massé là, il se lève droit, porte sa main à son front, et d'un mouvement si harmonieux et si résolu il fait le salut militaire, que les soldats, brusquement, portent les armes et acclament celui qu'ils allaient peut-être fusiller.

Les Prussiens, gens pratiques, narquois dans leur positivisme, plus éblouis par les faits que par les idées, disaient : « L'oncle Garibaldi ne battra jamais le père Moltke. » A la vérité, ils le redoutaient, et nous verrons que ses troupes en effet se montrèrent redoutables.

Au surplus, Garibaldi tout entier se peint dans la proclamation qu'il adressait, dès le début de ses opérations, à cette démocratie cosmopolite que nous ne devons point renier, parce que, sous son nom, des gens qui n'étaient d'aucun pays, ont commis plus tard les coupables excès que nous aurons à flétrir. Garibaldi s'écriait alors :

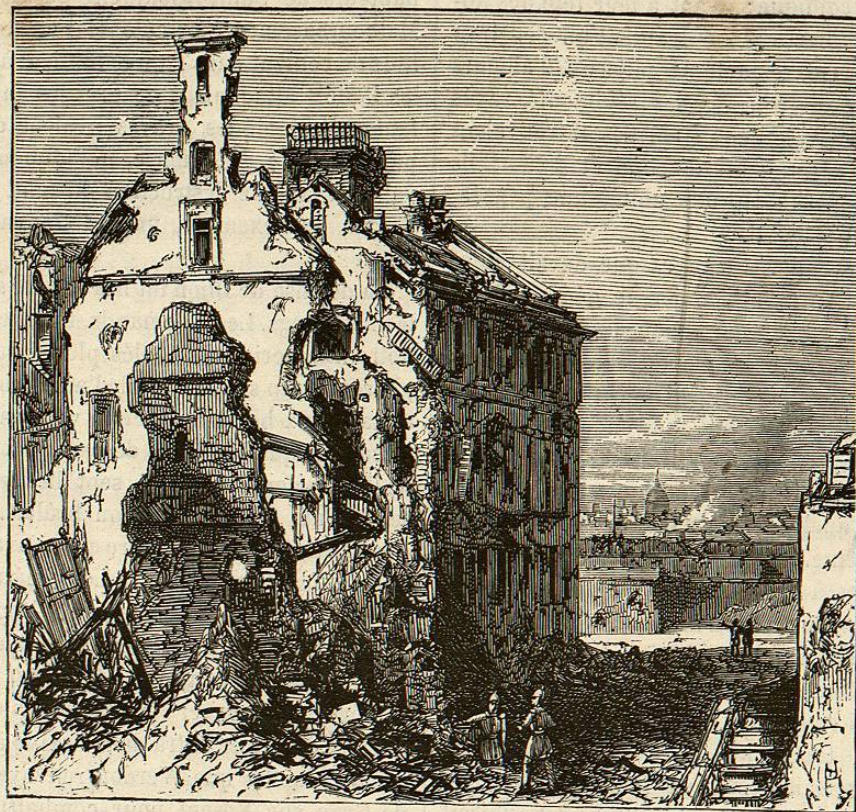
Appel aux nations.

« Volontaires de l'armée des Vosges,

« Le noyau des forces cosmopolites que la République française réunit en ce moment, formé d'hommes choisis dans l'élite des nations, représente l'avenir de l'humanité, et sur la bannière de ce noble groupe vous pouvez lire la devise d'un peuple libre, qui sera bientôt le mot d'ordre de la famille humaine : « Tous pour un, un pour tous! » L'égoïsme gouverne le monde, et l'autocratie combat certainement dans la République française le germe des droits de l'homme qu'elle abhorre : génie du mal, elle fait tous les efforts pour se maintenir.

« Et le peuple? Les républiques modernes, comme l'ancienne Carthage, nagent dans l'or et le sybaritisme, tandis que les despotes se donnent la main dans les ténèbres qui sont leur vie, et profitent des malheurs d'un peuple frère.

« La Suisse, se croyant faible, baisse la tête et couvre du saint drapeau de Guillaume Tell ses caisses et ses banques.



LE SIÈGE DE PARIS. — Les casernes du Mont-Valérien après le bombardement.

« Grant qui, d'un signe de sa main, aurait pu renvoyer à Madrid les soldats de Prim, laisse tranquillement massacrer et détruire une population entière qui appartient à la grande famille de Washington, et ne permet à la grande République qu'une parole sympathique pour les braves fils de Lafayette!

« Et toi, noble et classique terre, refuge des exilés, qui la première as proclamé l'émancipation des races, et qui maintenant jouis du triomphe de ta courageuse initiative, laisseras-tu seule, dans sa lutte gigantesque, cette nation sœur, qui comme toi marche et marchera en tête du progrès de l'humanité?

« Dans la lutte héroïque que soutient la France, on ne retrouve plus que les débris d'une armée d'hommes vaillants que le plus stupide des tyrans a conduits à un désastre.

« Mais la nation est là. Levée comme un seul homme, elle forcera bientôt le vieil autocrate à se repentir de sa détermination de continuer cette boucherie humaine.

« Quelle noble mission est donc la nôtre, fils de la liberté, élite de tous les peuples! Oh! non, je ne voudrais pas changer pour une couronne mon titre de volontaire de la République!

« Apôtres de la paix et de la fraternité des peuples,

nous sommes forcés de combattre, et nous combattons avec la conscience fière de notre droit, consacrant les paroles de l'illustre Chénier :

Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants.

« De votre courage je ne doute pas. Tout ce que je vous demande, c'est du sang-froid et de la discipline, indispensables dans la guerre.

« G. GARIBALDI. »

L'âme tout entière de Garibaldi, avec ses crédulités d'enfant et son dévouement viril, apparaît dans cette proclamation, où la phraséologie n'étouffe cependant point la flamme et l'accent vrai. Évidemment le général était pénétré d'espoir, et s'efforçait de communiquer sa foi à tous ceux qui croyaient à sa parole. On remarquera qu'il recommande surtout la discipline. Il devait réussir en effet à faire de cette armée garibaldienne, cosmopolite et bizarre, mais intrépide, ardente, avec des corps isolés, *chasseurs du Mont-Blanc, francs-tireurs de la Croix de Fer, compagnie de la Revanche, carabinières de Gènes*, etc., une armée compacte.

Ces bataillons, aux costumes divers, pittoresques, au point de l'être trop; feutres retroussés, plumes au vent, bottes au mollet, composés de